

Atelier Regards Croisés du 12.01.2016 :

"Funes ou la Mémoire" de Jorge Luis Borges (1942)

(compte-rendu forcément subjectif...)

14 participant(e)s, qui toutes et tous avaient lu avec beaucoup d'intérêt cette nouvelle, courte (9 pages) et dense.

Après une rapide présentation de Jorge Luis Borges (1899 – 1986), écrivain argentin, voyageur et multilingue, marqué par sa rencontre avec les dadaïstes (Tristan Tzara) et ses innombrables lectures (entre autres Nietzsche, Kafka dont il traduit "La Métamorphose", etc.), opposant à Peron et critique de tous les totalitarismes, considéré comme le père du "réalisme magique" (Garcia Marquez) et ayant influencé la littérature hispanique contemporaine (Gomez-Arcos, Carlos Ruiz Zafón) et au delà (Umberto Eco), la discussion s'engage sur ses rapports particuliers au temps et à la mémoire.

Les thèmes de la bibliothèque et du labyrinthe sont omniprésents dans l'œuvre de Borges. Ils apparaissent ici sous la forme du mystère qui entoure le personnage de Funes – à la fois "surhomme" comparé à Zarathoustra et villageois "borné pour certaines choses" – et de la métaphore de l'immobilité du temps suspendu. On retrouve l'idée chère à Nietzsche de l'excès de mémoire qui paralyse (2^{ème} Considération inactuelle), Nietzsche auquel les allusions sont nombreuses : Funes décède en 1889, année où Nietzsche sombre dans la folie en se jetant au cou d'un cheval martyrisé – c'est un accident de cheval qui procure à Funes sa mémoire absolue, qui peut elle-même être analysée comme une métaphore de l'autisme.

L'anaphore du début du texte (répétition de « Je me rappelle ») fait penser à Georges Perec, et témoigne en même temps du rapport de fascination qui lie le narrateur à son personnage. Irénée Funes (pourquoi ce prénom, qui était le nom d'un père de l'église vers l'an 200 ?) était déjà capable avant son accident de donner à tout moment l'heure exacte (le "chronométrique Funes") ; il se retrouve maintenant cloué au lit, incapable d'agir, mais doté d'une mémoire qui n'est pas seulement une infinie capacité de stocker – une monstrueuse machine enregistreuse -, mais est aussi capable de restituer avec netteté « les souvenirs les plus anciens et les plus banals ». Faut-il y voir une allusion à ces techniques mnémotechnique antiques qui permettaient de développer la mémoire, à l'"ars memoriae" de Simonide de Céos (cité par Borges) ?

Toujours est-il que sa mémoire absolue produit chez Funes une totale inadéquation entre les mots et les choses : tout langage devient impossible, aussi bien mathématique que conceptuel. Pour qu'un concept émerge, il faut oublier les détails liés à l'individuel, à l'anecdotique, pour ne retenir que les "dénominateurs communs", ce que les linguistes nomment les spécificités.

« Penser, c'est oublier des différences, c'est généraliser, abstraire. Dans le monde surchargé de Funes, il n'y avait que des détails, presque immédiats. »

C'est le flux d'Héraclite (Πάντα ρει) à l'opposé du monde des idées de Platon, la tension entre éternité et immortalité. L'infinie multiplication des ressentis ne laisse aucune place à la raison, et l'excès de mémoire annihile la créativité. « Ma mémoire est décidément trop bonne pour que je sois un penseur personnel », écrivait Borges qui était lui-même doué d'une mémoire exceptionnelle.

La capacité à forger des concepts est sans doute une caractéristique de l'homme.

Funes était-il encore humain ?

François Riether

Deux textes pour conclure cet atelier : le premier, de Mallarmé, lu et commenté par Joële Molina :

« Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets. »
in Crise de vers (1897)

Texte intégral difficile mais passionnant ici :

https://fr.wikisource.org/wiki/Divagations/Crise_de_vers

Si on veut aller plus loin, voir un texte critique qui traite exactement de notre sujet et qui ne peut qu'intéresser un linguiste, puisqu'il se situe dans la connaissance d'une archéologie de la linguistique : <http://rhuthmos.eu/spip.php?article356>

Joëlle

Le deuxième texte, proposé par Germain Schaffter, est un poème de J. L. Borges publié dans le recueil « Les Conjurés précédé de Le Chiffre », Gallimard 1988 (Ed. originale : La Cifra, Ahlanza Très, 1981).

Le sommeil

La nuit dicte sa tâche magique.
Détisser les mailles de l'univers,
les ramifications inépuisables
des effets et des causes, qui se perdent
dans ce vertige insondable, le temps.
La nuit exige que cette nuit même
tu oublies ton nom, ton sang, tes ancêtres,
chaque parole humaine et chaque larme,
ce que la veille a pu révéler,
le point illusoire des géomètres,
la ligne, le cube, la pyramide,
et plan, sphère, cylindre mer et vagues,
ta joue sur l'oreiller et la fraîcheur
du drap neuf...
les empires, les César et Shakespeare
et, plus difficile, ce que tu aimes.
Etrangement un comprimé pourra
Gommer le cosmos, créer le chaos.

“ Le Sommeil “ figure aussi dans une anthologie de 99 poèmes intitulée « La proximité de la mer ». À la demande des Editions Gallimard, Jacques Ancel a retraduit les textes de cet ouvrage. Sa préface, « Pour la Pauvreté » me semble intéressante.

(Cf. en B.U. d'Avignon : 861.6 BOR ...

Et pour l'édition espagnole de notre lecture Ficciones : 863.6 BOR)

Germain

Prochains ateliers, 20h (après le cours en amphi), Maison Manon, mairie annexe place des Carmes :

Mardi 22 mars, deux textes en parallèle :

Nietzsche : deuxième "Considération inactuelle" ("De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie"), in "Considérations inactuelles" (Folio, tome 1)

Freud : "Mémoires, souvenirs, oublis" (Payot)